

« POUR LA COURONNE »

La première représentation de *Pour la Couronne*, le superbe drame en vers de M. François Coppée, a été un véritable événement. En voici une brève analyse :

Le drame a pour théâtre les Balkans. Là, Michel Brancomir barre les chemins aux Turcs qui envahissent la chrétienté. Le héros a pour femme Bazilide, qui a rêvé d'être un jour reine des Balkans. Si les boyards élisent Etienne, évêque de Viddin, elle forcera son mari à traiter avec les Turcs et à recevoir l'investiture du sultan Mohammed II.

Ibrahim Effendi, un lieutenant de Mohammed, s'est introduit sous le nom de Benko dans la forteresse commandée par Brancomir, dont le fils, Constantin, revient d'une expédition triomphale, ramenant Militza, une almée turque, qu'il a sauvée du massacre.

Mais Brancomir apprend que l'évêque Etienne est élu ; il est sûr pour trahir. Militza a reconnu Ibrahim dans Benko ; elle avertit Constantin qu'elle adore. Le malheureux jeune homme apprend aussi que la nuit suivante son père doit ouvrir aux Turcs la porte de la forteresse ; il va dans la nuit près de cette porte le supplier de ne pas trahir. La scène est magnifique, terrifiante.

Brancomir résiste ; Constantin supplie, puis saisi de fureur, tue le traître. Mais il cache au peuple la trahison de son père qu'il affirme être mort en héros, défendant seul la porte contre les Turcs. On élève une statue au traître.

Cependant les Turcs gagnent du terrain, et l'infâme Bazilide accuse Constantin d'avoir traité avec le sultan. On attache le jeune homme à la statue de son père, et il doit attendre là une mort horrible et lente ; mais Militza met fin à ses tourments en le poignardant et en se tuant sur le cadavre de celui qu'elle adore.

Nous publions ci-dessous un extrait de cette œuvre magistrale.

C'est la fin du troisième acte. Le prince Michel Brancomir et Constantin Brancomir — le père et le fils — viennent de se rencontrer, la nuit, auprès de l'arc de triomphe de Trajan, sur un plateau des Balkans. Le prince Michel est là, avec la ferme intention de trahir sa patrie ; mais son fils veille...

CONSTANTIN

Mon père, songez-y ! Mon père, prenez garde !
 Car Dieu vous voit, le ciel étoilé vous regarde !...
 Je me suis demandé quand j'ai pu tout savoir,
 Ce qu'exigeait l'honneur, quel était mon devoir.
 Il était clair, hélas ! Dénoncer l'acte infâme,
 Oui, vous dénoncer, vous et votre horrible femme !
 Et démasquer ce Turc... Mais, pour vous, malheureux !
 C'était la mort après quelque supplice affreux ;
 C'était, c'était surtout votre gloire passée
 Par ce crime public en un jour effacée.
 Devant cet effrayant devoir qui m'incombait,
 J'ai vu, dans un éclair, la honte, le gibet.
 Cette atroce action d'un fils livrant son père
 M'a rempli de terreur, je n'ai pas pu la faire.
 Non, je n'ai pas voulu que ce nom plein d'éclat
 Fût méprisé, quo tant de gloire s'envolât
 Comme une feuille morte au souffle de la trombe,
 Et qu'un jour le passant crachât sur votre tombe.
 Je me suis tu. Le cœur dévoré de tourment,
 J'ai tardé, reculé jusqu'au dernier moment.
 Mais à présent, je dois agir, car le temps passe.
 Je veux bouter la flamme du feu d'alarme. Place !
 Apaisez la patrie et le ciel en courroux.
 Songez qu'en me taisant j'ai détourné de vous
 La mort sur l'échafaud, les tortures prochaines.
 Sans moi, vous sentiriez déjà le poids des chaînes
 Et la main du bourreau sur vous s'appesantir...
 Mon père, n'allez pas m'en faire repentir !

MICHEL
 Trop tard. Regrette donc d'avoir sauvé ma vie
 Il fallait, fils pieux, contenter ton envie
 Et tout dire, et me voir, ainsi qu'un vil Judas,
 Massacré sous tes yeux par mes propres soldats.
 Tant pis pour toi. Ton cœur s'interroge et discute
 Mais ce qu'a résolu le mien, je l'exécute.
 Qui n'a rien su prévoir ne peut rien empêcher
 Et je ne permets pas qu'on touche à ce bûcher.

CONSTANTIN

Vous abandonneriez notre vieille frontière !
 Les Turcs ravageraient l'Europe tout entière,
 Tout le monde chrétien !

MICHEL

Il fut ingrat pour moi.

CONSTANTIN

Et le Christ, votre Dieu !

MICHEL

Malgré lui, je veux l'être, et le serai !
 Ce Dieu m'a-t-il fait roi ?

CONSTANTIN

Peut-être !

La couronne est parfois trop large au front du traître,
 Elle peut tout à coup nouveau roi du Balkan,
 Vous tomber sur l'épaule et devenir carcan.

MICHEL

Tu m'insultes !... C'est trop de rage et de folie !

CONSTANTIN

Eh bien, j'ai tort, c'est vrai... Pardon ! je vous supplie !
 Je ne sais plus que dire et j'appelle au secours !...
 A l'aide, ô souvenirs guerriers des anciens jours !
 Soirs enivrants après les batailles gagnées.
 Désordre du butin, drapeaux pris par poignées.
 Cri de joie et d'orgueil du père triomphant
 Heureux de retrouver son page et son enfant,
 Et baisant sur son front la blessure encor tiède,
 Vieux souvenirs de gloire et d'héroïsme, à l'aide !
 Prouesses de jadis, exploits des temps passés,
 Devant ce malheureux, accourez, surgissez
 Et faites-le rougir de sa trahison vile !

Dites-lui que demain, à son entrée en ville,
 Les étendards pendus aux portes des palais
 Au passage voudront lui donner des soufflets.
 Dites, oh ! dites donc au héros qui défaille
 Que ses soldats tombés sur les champs de bataille
 Savent qu'il a rêvé ce crime exorbitant,
 Qu'ils en parlent entre eux sous terre et qu'on entend,
 Quand on passe, le soir, vers leurs tombes guerrières,
 Un murmure indigné courir dans les bruyères !
 Non, vous ne serez pas misérable à ce point.
 Et vous reculerez et vous ne voudrez point
 Laisser un nom maudit dans toutes les mémoires !...
 Ne voyez-vous donc pas vos anciennes victoires,
 Supplantes, les bras tendus, à vos genoux !
 Les prenez-vous en haine et les chasserez-vous,
 Elles que l'Occident joyeux a saluées,
 Ignoblement, ainsi que des prostituées ?
 Non, vous ne ferez point ce crime abject et bas !
 Cela ne sera pas, cela ne se peut pas !
 Je me jette à vos pieds, et je prie, et j'espère,
 Et je vais retrouver mon héros et mon père !
 Vous allez allumer ce bûcher de bois mort,
 Vous arracher du cœur, avec un mâle effort,
 Le turpide projet, la promesse honteuse,
 Et les jeter au feu comme une herbe hideuse,
 Qu'on fait brûler avec sa racine et son fruit,
 Et vous resterez pur, et le vent de la nuit
 Emportera ce rêve horrible sur ses ailes
 Dans un grand tourbillon de flamme et d'étincelles !

MICHEL

C'en est assez. Debout ! car par tous les démons
 Je veux devenir roi de la plaine et des monts
 Et couronner ma reine et me venger du prêtre.
 Aussi vrai que ce ciel est pur, cela doit être,
 Et tu perds ta fureur et ta rébellion.

Va disputer plutôt sa charogne au lion,
 Quand il a mis dessus ses six griffes tenaces.
 Rien n'y fera, sanglots, prières ni menaces,
 Et sache-le, malgré tes colères d'enfant,
 On n'allumera pas ce bûcher, moi vivant !...

CONSTANTIN

Vivant !... Quelle parole avez-vous prononcée ?
 Vivant !... Oh ! quelle atroce et sanglante pensée
 Eclore en mon cerveau le torture et le mord !

MICHEL

Je ne te comprends pas... Me voudrais-tu voir mort ?

CONSTANTIN

Je songe en ce moment que vous devriez l'être.
 Et d'une mort infâme, et de la mort du traître !

MICHEL

Tu dis ?

CONSTANTIN

Je me souviens qu'à l'heure où nous parlons,
 Othorgul et ses Turcs entrent dans nos vallons,
 Que chaque instant perdu me rend votre complice
 Et je songe au devoir qu'il faut que je remplisse.

MICHEL

Quel devoir ?

CONSTANTIN

Je me dis que très injustement,
 J'ai voulu vous sauver du dernier châtimement,
 Et que votre existence à la hache échappée
 Est un malheur pour vous... et que j'ai mon épée !

MICHEL

Toi ! ton épée !

CONSTANTIN

Elle a, vierge de tout affront,
 Su détourner un jour la mort de votre front.
 Et ma chair porte encore trace de la blessure...
 Mais puisque l'âcre envie et l'ignoble luxure
 Ont fait un scélérat du héros de jadis,
 Puisque, au mépris de tout, près de ces Turcs maudits,
 Vous allez mendier la couronne usurpée,
 Elle s'indigne alors, ma pure et noble épée,
 Et d'un éclair vengeur, jaillissant du fourreau,
 Elle m'ordonne ici d'être juge et bourreau.
 (Il tire son épée.)

MICHEL, dégainant à son tour.

J'ai mon épée aussi, qui ne craint pas la tienne.

CONSTANTIN

Je défends mon pays et l'Europe chrétienne,
 Mon devoir de soldat, l'honneur de ma maison,
 Et vous ne combattez que pour la trahison.
 Dieu nous voit et préside au champ clos. Qu'il décide !...
 A mort le traître !

(Constantin fond sur son père. Les épées se croisent en moment, Michel reçoit un coup en pleine poitrine et chancelle.)

MICHEL

Ah !

CONSTANTIN

Dieu ! Qu'ai-je fait ?...

MICHEL, à terre et expirant.

Parricide !

Sois maudit !

(Il meurt.)

CONSTANTIN

Le signal d'abord... Mettons le feu !

(Il prend la torche et la jette dans le bûcher qui s'enflamme aussitôt.)

(Pendant la fin de la scène, on voit au loin, dans la montagne, s'allumer d'autres signaux et on entend retentir le canon d'alarme.)

Vous êtes les témoins, astres, regards de Dieu !
 Mais devant ce cadavre et devant cette flamme,
 J'ose vous regarder et vous montrer mon âme.
 Mon père allait trahir sa patrie et sa foi !
 Etoiles, j'ai tué mon père !... Jugez-moi !...
 (La toile tombe.)

François Coppée

aussi, aujourd'hui même, il y a un an que nous avons causé ensemble pour la dernière fois... vous en souvenez-vous ?

Oui, il se souvenait. Mais, cette fois encore, il ne lui convint pas de répondre.

— Comment avez-vous fait la connaissance de Courneval ? reprit-il très vite et comme si, au bout de cet interrogatoire, il eût aperçu quelque chose qui l'attirait.

— J'ai été présentée à madame de Courneval par la baronne de Rivernay... Elle m'a conté toute votre affaire et comment vous l'aviez chargée de vos intérêts dans ces ténébreuses négociations... cela m'a amusé de connaître votre future femme... vous comprenez.

— Mais... vous étiez déjà venue dans ce pays ?... vous aviez une raison pour y acheter une propriété, vous qui haïssez la campagne ?

— Une raison !... avais-je une raison ?... Peut-être. Mais j'ai dû l'oublier.

Elle avait détourné la tête. Il s'approcha d'elle. Et avec une sorte de rage, il dit :

— Est-ce par pure perversité que vous êtes revenue dans ma vie ? Avez-vous seulement voulu vous amuser à un jeu méchant ? Savez-vous que vous êtes pour moi la femme pour laquelle on commet toutes choses, celle qui vous marque l'âme et la chair irrémédiablement et que rien ne fait oublier ?... Avez-vous imaginé une distraction à votre ennui dans les tortures que vous venez m'infliger, ou bien... ?

— Ou bien ?... dit-elle très froide en tournant vers lui ses yeux qui scintillèrent comme un reflet rapide dans une eau noire.

— Je ne peux pas dire cela ! Non, c'est impossible, n'est-ce pas, vous ne... ?

— Si !... A quoi bon ne pas vous le dire, puisque nous voilà séparés, bien définitivement. Si : je vous ai aimé, vous seul et nul autre sur terre. J'ai voulu éprouver votre passion... pauvre ami ! vous aviez plus

d'orgueil que d'amour, vous êtes parti... ignorant que, même lorsqu'elles adorent, les femmes veulent qu'on souffre par elles... comment croire autrement que l'on est aimée ?... C'est un malentendu irréparable !

Je vous aurais donné ma vie avec des joies indicibles, mais nous ne tromperons pas votre femme ensemble... je n'aime pas les vilénies... Allons ! descendez dans le parc, on vous attend... et puis cette conversation dure trop : elle va choquer Monseigneur.

Et d'un geste de tête elle désignait la forme maigre de monseigneur de Santi-Quaranti qui marchait un peu à l'écart du groupe des fumeurs réunis devant les fenêtres violemment éclairées du rez-de-chaussée.

Maurice s'était tu longtemps. La vie animée et tintinabulante qui le frôlait, les rires, la musique, passaient devant lui en un étonnement. Il lui semblait que de longues années avaient coulé, qu'il jugeait toutes choses de loin avec un calme de justice... Et tout à coup, une tranquillité se fit sur son visage angoissé.

— Venez, dit-il d'un ton d'autorité très douce à la jeune femme.

Elle prit le bras qu'il lui offrait, domptée par son accent. Et bientôt ils furent en une allée de silence, de nuit et de calme, où des odeurs de fougères montaient avec d'infinies tristesses.

Alors il la prit dans ses bras en une étreinte où frémissait l'infini désir. Et tout bas, la voix brisée, hésitante, humble — et volontaire pourtant, il dit :

— Je vous aime.

La gare de Courneval est assez éloignée du château. Il était près de minuit lorsqu'un homme et une femme très emmitouffée d'un manteau y arrivèrent : le train de Paris allait partir.

— Tiens ! dit le chef de gare à un homme

d'équipe sur le quai, je croyais que le mariage à Courneval n'était que pour demain. J'ai dû me tromper. Voici les nouveaux mariés qui filent.

Et se baissant, il ramassa distraitemment une branche d'aster mauve détachée de la robe de la « nouvelle mariée » montée, d'une allure nette et décidée, dans le train qui déjà plongeait en la nuit.

... A l'horizon, le bouquet du feu d'artifice tiré dans le parc de Courneval, éclatait avec des pétilllements brusques et des lueurs de rêve sur le velours noir du ciel.

J. Ricard.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro la fin de notre article : Cadeaux Princiers.

LA VIEILLE TUNIQUE

— SUITE ET FIN —

Là-dessus, voilà que l'Empereur déclare la guerre aux Autrichiens et qu'on nous embarque pour l'Italie... Mais il ne s'agit pas ici de la campagne, j'arrive au fait... La veille du combat de Melegnano — où j'ai laissé mon bras, vous savez — notre bataillon campait au milieu d'un petit village, et avant de rompre les rangs, le capitaine nous avait fait un petit discours — il avait raison, le capitaine — pour nous rappeler que nous étions en pays ami, qu'il était de notre honneur de nous y bien conduire et que celui qui ferait la moindre peine à l'habitant serait puni d'une façon exemplaire. Pendant qu'il parlait, La-Soif, qui chancelait un peu en s'appuyant sur son flingot, à côté de moi — il avait vidé, depuis le matin, la moitié du bidon de la cantinière — haussa légèrement les épaules ; mais, par bonheur, le capitaine ne s'en aperçut pas.

Au milieu de la nuit, je suis réveillé en sursaut. Je saute de la botte de paille sur laquelle je dormais dans une cour de ferme, et je vois, au clair de la lune, un groupe de camarades et de paysans qui arrachaient des bras de La-Soif

furieux comme un lion, une belle fille, toute dépoitraillée et déchevelée en train d'invoquer la Madone et tous les saints du paradis. J'accours pour prêter main-forte, mais le capitaine Gentile arrive avant moi. D'un coup d'œil — il avait un vrai regard de maître, le petit Corse — il fait reculer le sergent terrifié ; puis, après avoir rassuré la Lombarde par quelques mots qu'il lui dit en italien, il revient se camper devant le coupable et, lui mettant sous le nez un doigt qui tremblait :

— On devrait brûler la cervelle à des misérables comme vous, lui dit-il. Dès que je pourrai voir le colonel, vous perdrez encore vos galons, et ce sera pour de bon, cette fois... On se bat demain, tâchez de vous faire tuer.

On se recoucha, mais le capitaine avait dit vrai, et, dès le point du jour, ce fut la canonnade qui nous éveilla. On courut aux armes, on forma la colonne, et La-Soif — jamais ses sacrés yeux bleus ne m'avaient paru plus méchants — vint se placer auprès de moi. Le bataillon se mit en marche. Il s'agissait de déloger les habits blancs qui s'étaient fortifiés, avec du canon, dans le village de Melegnano. En avant, marche ! Nous n'avions pas fait deux kilomètres que v'lan ! la mitraille des Autrichiens nous prend par le travers et jette par terre une quinzaine d'hommes de la compagnie. Alors, nos officiers, qui attendaient l'ordre de charger, nous font coucher dans le maïs, en tirailleurs ; mais eux restent debout, naturellement, et je vous assure que ce n'était pas notre capitaine qui se tenait le moins droit. Nous, à genoux dans les épis, nous continuons à tirer sur la batterie qui était à portée. Tout à coup, je me sens pousser le coude, je me retourne et je vois La-Soif qui me regardait, le coin de la lèvre relevé d'un air de blague, et qui armait son fusil.

— Tu vois bien le capitaine ? me dit-il en te désignant d'un geste de tête.

— Oui... Eh bien ? lui répondis-je avec un regard sur l'officier, qui était debout à vingt pas de nous.

— Eh bien, il a eu tort de me parler comme il a fait, cette nuit.

Puis, d'un geste précis et rapide, en deux temps, il épaula son arme, fit feu... et je vis le capitaine, le torse brusquement cambré, la tête